

On sait l'ensemble des événements inattendus mais défilant très serrés qui grandirent Laurier jusqu'au 23 juin 1896. Eh bien, quoique ce qui se passait pour Lamartine n'ait aucune analogie quant à la nature des événements, l'analogie dans la gradation jusqu'au triomphe électoral est si frappante que nous intéresserons sûrement nos lecteurs en citant quelques lignes.

Ils n'auront qu'à penser à Laurier en lisant ce qui se rapporte à Lamartine.

Une pareille attitude ne tarda pas à porter ses fruits. Lamartine, déjà entouré de toute l'aurore de la poésie, devint, en quelques années, l'homme le plus populaire de France. Tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait était immédiatement répété par toutes les trompettes de la renommée. Son hôtel de la rue de l'Université ne désemplissait pas de visiteurs. Tout ce qu'il y avait d'illustre en France et en Europe tenait, en venant à Paris, à lui être présenté. Il avait, comme un roi, sa cour et son troupeau d'admirateurs. Toute la vie politique du pays sembla un instant s'être concentrée autour de lui.

Ou arriva ainsi jusqu'en 1847. C'est à cette époque que s'ouvrit en France la fameuse campagne des banquets, qui devait aboutir aux journées de Février et à l'établissement du suffrage universel. Cette campagne prit rapidement un air de provocation vis-à-vis du ministère Guizot mais elle n'était pas encore antdynastique. C'est Lamartine qui, au célèbre banquet de Mâcon fulmina un véritable acte d'accusation contre la dynastie. A partir de ce moment, il jeta le masque, et tout le monde sentit passer dans l'air le souffle de la Révolution qui devait tout emporter.

Bientôt, les événements se précipitèrent. Les flots de l'émeute descendirent des faubourgs et comme une marée montante, envahirent peu à peu les boulevards, les places publiques. La plupart des chefs de l'opposition eurent peur alors et, devant l'inconnu qui s'ouvrait sous leurs pas, voulurent reculer. Il était trop tard !

Les amis de la dynastie eurent encore un moment d'espoir. C'est lorsque la duchesse d'Orléans, en habits de veuve, tenant son fils par la main, vint à la Chambre se placer sous la protection des représentants du pays. Il se fit un grand silence. Les Thiers, les Dufaure, les Odilon-Bar-

rot et Ledru-Rollin lui-même, visiblement émus, penchaient pour une réconciliation avec la dynastie ; mais, du sommet de la Chambre, une voix s'éleva pour la combattre. C'était celle de Lamartine.

Cette voix fut inflexible. Le lendemain, la branche cadette de la dynastie des Bourbons quittait la France à la hâte, et allait rejoindre dans l'exil la branche ainée. La République était accueillie comme une ère nouvelle, et la France entière tombait aux pieds de Lamartine, qu'elle acclamait comme un libérateur et comme un Dieu.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se faire une idée de l'enthousiasme et du délire qui accueillirent son avènement. Tout le monde crut que le poète qui avait chanté en tant de strophes éloquentes la liberté et la fraternité humaines, qui s'était fait l'apôtre du progrès social et le revendicateur de toutes les grandes idées, allait enfin faire passer la théorie dans les faits. Hélas ! l'illusion dura peu. Quelques mois plus tard, les sanglantes journées de Juin devaient faire tomber le bâtonneau et ramener, devant tous les yeux, la décevante réalité.

Les élections d'avril 1848 furent le dernier triomphe de Lamartine. Il fut nommé par quinze départements et envoyé à l'Assemblée nationale par deux millions et demi de suffrages. A partir de ce moment, son étoile ne fait que pâlir. L'invasion de la Chambre, au 15 mai, est une de ses premières déceptions ; l'émeute de Juin est la deuxième, et enfin le Deux-Décembre, en ramenant ce régime de l'Empire, qu'il avait tant maudit dans sa jeunesse, acheva de foudroyer ce Titan, qui s'était cru de force à jouer avec les révoltes, et qui disparaissait à son tour sous les décombres qu'il s'était vainement flatté de conjurer.

En politique, Lamartine fut donc, avant tout, un poète. Ce fut un rêveur de génie qui devina les aspirations de la démocratie moderne, mais qui ne posséda jamais la connaissance des hommes.

Aussitôt qu'il quitta le domaine de la poésie pour prendre en mains le gouvernement, aussitôt qu'il fut mis en demeure d'appliquer ses théories retentissantes, mais creuses, de la fraternité universelle, il fut débordé et annihilé. Il fut le premier jeté dans le fosse qu'il avait creusé.

C'est bien cela ; avant le triomphe, les deux hommes sont regardés comme des envoyés providentiels ; ils inspirent la foi